

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

L'aristocratique église de Saint-Thomas-d'Aquin célébrait, ces jours-ci, une heureuse et brillante union. La mariée, une jeune, jolie et gracieuse blonde, portait une couronne de fleurs d'oranger et de clématite posée sur des bandeaux plats, et retenue par un voile d'Angleterre avançant un peu sur le front. Le bouquet, assorti à la couronne, était attaché au côté gauche par une large ceinture de ruban blanc, et la robe de taffetas était ornée, dans le bas, de sept petits volants découpés, avec une ruche au-dessus de chaque volant. De chaque côté du devant prenaient deux hauts volants d'Angleterre s'arrondissant en arrière en forme de tunique. Chacun de ces volants avait pour tête la même ruche que ceux du bas. Les manches avaient deux bouillons et une garniture absolument pareille. Le corsage, plat et montant, était attaché par des boutons de perles fines, et terminé par un rang d'Angleterre arrondi autour du cou.

La mère de la mariée avait un chapeau de velours royal blanc, orné d'une barbe de blonde et d'une plume frangée de lilas. Le tour de tête était de blonde et de zinnias blancs et mauves. La robe était de taffetas vert, ornée d'un grand volant recouvert de dentelle noire et surmonté d'une ruche de taffetas découpé à cœur de dentelle, et le mantelet-châle, pareil à la robe, était garni de deux grands volants de dentelle.

La sœur de la mariée avait un chapeau tout blanc orné, en dessus et en dessous, de jasmin d'Espagne et d'un nœud de blonde fixé sur le fond par une agrafe de perles. Sa robe, brochée pompadour à fond bleu de France, était ornée de tout petits volants et accompagnée d'un mantelet-écharpe pareil et orné des mêmes petits volants.

Parmi les parentes de la mariée, l'une avait une robe de soie grise à bouquets bleus, un châle de l'Inde à fond orange, et un chapeau de tulle orné d'avoine et de bluets.

Une seconde, une robe violette à quinze rangs de velours, un burnous faisant mantelet, dont le capuchon était entouré d'une guipure noire, et un chapeau de crêpe blanc recouvert de tulle noir et orné de larges pensées.

Une troisième, une robe pompadour à fond vert, garnie de six volants bordés d'une petite guipure noire, un mantelet de velours noir brodé, avec grande dentelle et un chapeau de paille de riz avec un apprêt de feuilles de chêne.

Une petite fille portait un chapeau bleu orné d'un choux de blonde blanche avec un tour de tête de cinéraires bleues, une robe pompadour à fond rose garnie de neuf volants, et une basquine de velours noir.

Une autre avait un chapeau blanc de taffetas et de blonde, une robe de foulard à carreaux verts et blancs, et un mantelet de mousseline blanche.

Les toilettes de la mariée et celles de sa famille, que nous venons de décrire, avaient été exécutées dans la maison *Lhopiteau*, 41, rue Vivienne, par les soins de mademoiselle *Pauline Conter*, dont le talent est si vivement apprécié par la haute société parisienne. Parmi les autres robes du trousseau exécutées par cette habile artiste se trouvaient :

Une robe de moire antique marron, à très larges manches plissées à gros plis à l'emmanchure, ornées tout du long de boutons nouveaux entourés d'effilés, et à corsage plat.

Une autre, de velours royal bleu de France, à ceinture et à deux grands volants recouverts de volants de dentelle noire.

Une troisième, de poul de soie vert myrthe, ornée dans tout le bas de colonnes de chevrons noirs séparées entre elles par une petite distance, avec les mêmes chevrons au corsage et sur les manches très larges et doublées de blanc.

Une quatrième en taffetas lilas, ayant pour ornement un feston très creusé en double sens et une ondulation semblable se contrariant avec la première. Cette double ondulation est marquée par un plissé lilas et un plissé violet dont les deux bords sont découpés. Le corsage est plat et attaché par des boutons, et les manches, justes du haut, sont très larges du bas et garnies de même que la jupe, mais dans des proportions plus petites.

Une robe de taffetas *havane* a un semé de clochettes brunes et est garnie jusqu'en haut de tout petits volants rouleautés de pareil. Le corsage décolleté est accompagné d'une pèlerine pointue et garnie de volants qui le recouvre à volonté, et les manches sont garnies des mêmes volants.

Enfin, une robe de taffetas antique noir, est garnie de bandes de velours alternées avec une très riche broderie de soutache, et le même système d'ornement continue au corsage qui n'est pas séparé de la jupe.

Pour le commencement de la saison, les confections, ainsi que nous l'avons dit, se portent amples et longues; et les formes préférées sont pour les jeunes femmes le paletot et la casaque, et pour les femmes plus âgées, la pelisse qui se diversifie de mille manières. La maison *Lhopiteau* a donc fourni pour le trousseau de la jeune madame de L... un charmant petit paletot de soie noire

à haut volant de taffetas pensée, découpé, et recouvert d'un autre volant de dentelle ayant pour tête une grosse ruche de taffetas noir et pensée, dont le milieu est une plus petite ruche de dentelle. Ce paletot est droit dans le dos et un peu cintré à la taille. Il a autour du cou un rang de dentelle sur un petit volant de taffetas pensée surmonté d'une ruche, et des manches larges, droites mais repincées du bas et à poignet lâche, bordé d'une ruche d'où part une double garniture froncée.

Le choix de la nouvelle mariée avait eu peine à se fixer entre ce vêtement qui l'habille à ravir, et un autre également très distingué, le paletot Louis XI, à larges revers de taffetas pensée recouverts de barbes de guipures croisées en biais, à manches pagodes simulant le même revers et bordées d'une petite guipure, et à petit col-châle liséré de pensée.

Pour un peu plus tard, on lui a fait une écharpe demi-décolletée formant barbes devant, et revers fendu dans le dos, à grands volants surmontés d'une tête plate et toute couverte de grelots de soie et de jais.

Comme complément à ses toilettes tout à fait légères, madame de L... mettra un châle double en mousseline, garni de beaucoup de rangs de petite guipure que mademoiselle *Anna Loth*, 28, place Vendôme, vient de composer principalement pour les jeunes filles et qui leur sera d'une très heureuse ressource. Quelques-uns de ces châles sont garnis de guipure noire au lieu de guipure blanche, et chaque rang de cette guipure est alterné avec un rang de petit velours. Les mantelets de mousseline de mademoiselle *Anna Loth*, non moins gracieux que ses châles, sont frais et séduisants comme la jeunesse. A son joli châle double, elle a joint pour madame de L... un délicieux *zouave* de mousseline à petites ruches, attaché dans le haut par un nœud pensée et posé sur une chemisette montante à plis suisses, une jolie pèlerine pointue à plusieurs tuyaux, bordée tout autour par une petite ruche, et un peu plus bas que l'encolure, par une seconde ruche faisant feston; — et plusieurs petits bonnets capricieux et coquets, comme les sait faire mademoiselle *Anna Loth*.

L'un a un fond plissé et arrondi de tulle blanc, bordé tout autour d'une dentelle noire. En avant, sur le dessus, est un large nœud de deux nuances: rose de Chine et Magenta. En dessous, des coques de tout petit ruban mélangées à de la blonde font une garniture avançant sur le front, et deux larges brides sont rejetées en arrière.

Un autre à fond de tulle est plat et très avancé sur le front. Il est garni d'une blonde blanche tuyautée, puis, en dessus, d'une double barbe de dentelle noire posée en cœur, et de la pointe de ce cœur part une traverse de taffetas noir qui retient des boucles de taffetas ponceau. Dans la garniture en dessous sont des boucles de ruban ponceau et de taffetas noir divisées en plusieurs touffes. Sur le côté gauche est un large choux de taffetas noir et ponceau, et en arrière deux longues barbes de dentelle blanche et noire, dont l'une semble attachée par un large nœud.

Toute la lingerie du trousseau avait été exécutée chez mademoiselle *Anna Loth*, qui n'excelle pas moins dans la confection de ses parties sérieuses que dans les objets de

goût proprement dit et de fantaisie, qui lui valent une si grande réputation non-seulement parmi nos Parisiennes, mais chez les élégantes de toutes les nations. Les chemises de batiste ou de percale fine, plissées et terminées par un poignet, étaient festonnées ou entourées de broderies et garnies de dentelle; les camisoles avaient des devants bouillonnés, dont chaque bouillon était séparé par un petit biais finement piqué, ou des entre-deux et des médaillons de valenciennes, les petits bonnets de mousseline étaient charmants, et les peignoirs en forme de paletot avaient une coupe parfaite et tout à fait nouvelle.

Le beau voile d'Angleterre dont nous avons parlé, ainsi que les riches volants de la robe de mariée avaient été fournis par la maison *Violard*, 2, rue de Choiseul. Dans la corbeille se trouvaient aussi un magnifique mantelet de Chantilly, dont le fond représentait de véritables bouquets de marguerites et de chrysanthèmes naturelles, et dont les deux volants surmontés d'une petite tête reproduisaient en plus petit le même dessin; un mouchoir tout en Angleterre sauf le milieu arrondi presque imperceptible, et deux belles barbes, l'une blanche et l'autre noire, pour tour de cou et pour coiffure.

La température incertaine et pluvieuse que nous avons eu longtemps à retardé pour les enfants comme pour les grandes personnes l'apparition des fraîches et légères toilettes d'été. Cependant, madame *Thorel*, à *Saint-Augustin*, rue Neuve-Saint-Augustin, 45, avait composé de bien jolis petits costumes.

C'étaient, par exemple, pour les petites filles: une robe de toile lilas à deux volants surmontés de ruches plissées, avec le mantelet pareil, orné également de deux ruches.

Une robe de piqué blanc à petits carreaux, garnie d'un volant de la hauteur d'une main bordé dans le bas d'un petit feston sur mousseline claire, et surmonté d'un bouillon contrarié, encadré de deux festons semblables. La jupe est à plis tout autour, et le corsage est décolleté carré. Les manches courtes ont des bouillons encadrés de petits festons et sont garnies de volants. En dessous, de petites manches longues ont des poignets brodés. La ceinture de cuir vert étoilée d'or est attachée par une double agrafe d'or émaillé.

Une robe de soie rayée grise et rose est garnie d'un plissé à la vieille au milieu duquel de petits velours noirs forment comme des tuyaux. Elle est accompagnée d'une pèlerine ronde, garnie de même, mais en plus petit, et d'une large ceinture à bouts arrondis, nouée par derrière. Le corsage est boutonné en avant.

De jolis petits bonnets de lacet noir sont entourés d'une ruche bordée de blonde, et serrés par un long nœud dont les bouts retombent en arrière.

Un petit chapeau rond, à bords relevés, noir moucheté de paille, est orné en avant d'une chicorée noire et d'une très légère plume noire frangée de paille. Dessous sont des coques noires avec un seul nœud ponceau d'un côté.

Un costume de petit garçon, en poil de chèvre gris, se compose d'une veste *zouave*, brodée de soutache grosseille des Alpes à chacun des coins arrondis, aux petites poches et autour des manches, où cette broderie simule une ouverture; — d'une petite chemise et de manchettes de





toile piquée ; — d'une petite cravate de taffetas groseille, et d'une casquette de crin gris, ornée de velours groseille des Alpes.

La maison de commission *Lassalle et Cie*, rue *Louis-le-Grand*, 39, et *boulevard des Capucines*, 4, dont la réputation de bon goût et de discernement est depuis longtemps établie, avait été chargée tout dernièrement d'expédier à la Martinique deux châles de cachemire français, brodés de soie et de jais et entourés de guipure. L'un était bleu et l'autre ponceau. Deux redingotes de popeline de Paris à rayures pékin, étoffe très recherchée en ce moment, faisaient aussi partie de cet envoi, ainsi que plusieurs peignoirs en lainages tout à fait clairs, c'est-à-dire chinés sur fond blanc rayé et en mousseline de Chine à fleurs de couleur sur fond blanc, charmante étoffe nouvelle ayant beaucoup d'analogie avec la mousseline de laine d'autrefois.

Les étoffes de tentures qui font fureur pour la décoration des habitations d'été sont les délicieuses perses de style byzantin et de style Pompadour de la fabrique de *MM. Desvignes, Rives et Cie*, 402, rue de *Richelieu*. Les premières s'éloignent complètement de tout ce qui a été fait jusqu'ici, et les secondes ont une perfection de dessin, une séduction de couleur et un charme de disposition, qui s'harmonisent mieux avec une riante nature que les riches étoffes de moire, de lampas ou de brocatelle, que les citadins ont coutume de demander aux magasins de *MM. Desvignes, Rives et Cie*, pour décorer leurs hôtels ou leurs somptueux appartements.

Dans toutes les réunions où se trouvent rassemblées un grand nombre de femmes en élégantes toilettes, on peut remarquer que les crinolines n'ont nullement disparu et que les vêtements ont conservé toute leur ampleur. Les quelques tentatives qui ont été faites pour ramener les robes tout à fait plates, n'ont eu d'autres succès que celui de l'excentricité, et toutes les confections créées par nos plus grands magasins de nouveautés supposent un point d'appui, un échafaudage habilement combiné qui fasse valoir leur coupe savante et étale gracieusement leurs plis.

Ce point d'appui par excellence est la jupe d'acier *Tavernier*, de *Lyon*, que *M. Creusy*, rue *Montmartre*, 453, sait adapter complètement à toutes les exigences et à toutes les variations du costume. En ce moment ces jupes ont la tournure peu volumineuse et forment un peu la queue dans le système des manteaux de cour. Celles d'étoffes de laine à dessins cachemires d'une grande distinction continuent à se porter avec les toilettes négligées et sont destinées surtout à la campagne et aux villes de bains. Il s'en trouve chez *M. Creusy* en percale brillantée, en mousseline, en tulle ou en point d'esprit avec ou sans volants.

Pour accompagner ces jupes, *M. Creusy* fait fabriquer aussi une délicieuse petite brassière qui donne à la taille une grâce parfaite et laisse aux mouvements toute leur liberté.

Bien que les robes de gaze et les chapeaux de paille n'aient plus guère trouvé l'occasion de se montrer depuis la belle journée de Longchamps où ils avaient fait une première apparition, on admire de délicieux chapeaux

d'été chez toutes nos modistes en renom, et la maison *Tilman*, 104, rue *Richelieu*, qui fournit à plusieurs d'entre elles les plus jolis ornements de leurs coiffures, sait donner à ces ornements de fruits ou de fleurs, des formes très ingénieuses et très variées.

Ainsi elle dispose trois touffes de fleurs séparées, mais tenant les unes aux autres, pour être posées sur le côté gauche du chapeau. Des violettes, par exemple, ou des bluets à cœur d'or ou d'acier.

Des primevères roses ou blanches, des violettes encore ou des pensées, forment croissant autour de la calotte.

Des nœuds entourés d'épis mouchetés de noir, sont formés de trois coquelicots ou de trois marguerites cerises, lilas, blanches ou paille.

De grandes branches de glands, de prunes, de prunelles, avec feuillage garnissent aussi tout un côté du chapeau.

Des nœuds allongés sont composés de raisins noirs avec une grosse rose dans le milieu.

D'autres, de roses et d'un petit oiseau. De petites plumes brunes, faisant l'effet de feuilles, sont souvent mêlées aux fleurs.

*Madame Tilman* vient d'expédier, à *Rio-Janeiro*, une magnifique collection de parures de bal assorties à des étoffes pompadour. Nous en avons remarqué quelques-unes roses et bleues, avec des cordelières d'or ou d'argent ; d'autres, orange, blanc et or.

L'une est de petit spiréa blanc et de feuilles bleues argentées.

Une autre est de roses du Bengale, petites sur le front, plus larges en arrière, auxquelles se mêlent quelques branches de myosotis.

Une autre encore est un cordon de violettes uni sur le front, avec un nœud formé de deux petites branches de lilas blanc avec feuilles. De chaque côté continue le cordon de violettes uni, et, en arrière, de longues branches de lilas retombent sur un massif de violettes formant une double pointe.

Une autre enfin, d'un modèle tout nouveau, est un diadème de myosotis très élevé sur le front, avec une rose rose dans le milieu et deux roses blanches de chaque côté ; et au-dessus du cou la même disposition en sens contraire, relié à la partie du devant par une rangée de myosotis.

Madame Marie DE FRIBERG.

#### GRAVURE DE MODES N° 598.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau de paille belge, recouvert d'une résille en filet de soie noire, avec petites olives longues pendantes autour.

Le bandeau, dessous, se compose d'une grosse ruche de taffetas ponceau découpé, soutenue par une ruche de taffetas noir : de grosses touffes de gros coquelicots garnissent les côtés en remplissant complètement le vide de la passe. Dans le bas on aperçoit des mentonnières de tulle, le bavolet est de taffetas noir avec tête plissée, et un nœud de ruban n° 5 noir formant deux longues coques et deux longs bouts retombant. Tout le chapeau n'a dessus aucun autre ornement que la ré-

sille qui l'enveloppe et retombe en voilette sur le front et de chaque côté.

D'un seul côté il y a, posés par-dessus la résille, un très volumineux groupe de coquelicots.

Bride de taffetas n° 30 fond noir à bords rouges avec un filet paille.

Robe *Mancini* de la maison *Gagelin*.

Robe de taffetas noir et de taffetas *havana*, garnie de petites soutaches noires.

Cette robe est sans couture à la taille; le devant, qui forme plastron sur le corsage et se continue en tablier sur la jupe, est d'un seul patron. Ce plastron est maintenu au corsage, qui se continue dessous, par les deux pinces. Cette robe ouvre devant en redingote.

Sur le plastron et sur le devant de la jupe, l'ornement consiste en bandes de taffetas *havana* larges de 3 à 4 centimètres. Ces bandes semblent boutonnées par un bouton de taffetas noir, tandis que entre elles la robe semble boutonnée par des boutons de taffetas *havana* qui se détachent sur le noir des taffetas. Tous les boutons sont d'égale grandeur.

Les pattes brandebourgs sont de longueur graduée.

A un demi-centimètre du bord, une soutache noire encadre ces pattes.

Une ruche à plis réguliers, de taffetas *havana*, borde le plastron et le tablier. Une soutache noire est cousu sur le pied de cette ruche.

La manche forme un peu le coude, un revers pointu se retourne sur cette manche. Le bas est coupé carrément, une ruche *havana* suit la couture de la manche, et revient border le bas et la pointe du revers. Une soutache noire en garnit le pied.

A 20 centimètres de la taille, il y a un volant de cinq lés, haut de 32 centimètres (tout fait) avec une petite tête relevée de taffetas *havana* et une soutache sur les fronces. Ce volant n'est pas libre du bas, il est retenu sous la tête du volant qui le suit.

Le deuxième volant a 35 centimètres et sept lés, il est disposé comme le précédent.

Le troisième a 38 centimètres et 9 lés, il est libre du bas.

Sous-manches de tulle avec manchette de dentelle.

Col de dentelle.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE. — Chapeau de paille cousue orné de taffetas mauve brodé d'étoiles de paille, de petits velours zéro et de dentelle noirs.

Un gros bandeau *cérès* en *chicorée* de soie mauve garnit le haut. Un nœud de taffetas pensée n° 5 est étalé sur le bord du chapeau et le couvre devant. Les tours de joue sont de tulle blanc.

Sur le chapeau est posée avec grâce une fanchon de taffetas mauve brodé de paille. Elle est bordée de trois velours noirs zéro et garnie d'une dentelle noire.

Trois boucles carrées de paille retiennent la fanchon. Une de chaque côté, l'autre sur la calotte.

Le bavolet est de tulle blanc, il est petit et presque caché, sur les côtés, par la fanchon; il est couvert de rangs de petits velours noirs zéro derrière, la fanchon forme à peine la pointe et laisse voir le bavolet sur lequel est un nœud pensée ruban n° 5, avec deux longs bouts qui retombent.

Brides en 22 taffetas blanc.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, taille ronde, ceinture à agrafes d'acier.

Le bas du corsage se compose d'un corselet de taffetas pareil formé par quatre rangs de coulisses dans lesquelles le taffetas est retenu à tout petits plis. Le haut est garni par une bande de taffetas pensée large de 2 centimètres, à bords découpés de

chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisettes.

La manche large est plissée à petits plis à l'épaulette sur trois rangs coulissés. Le poignet est large pour laisser passer librement la main, il se relève en parement à petits plis, et est garni en haut de la ruche frisettes de taffetas pensée.

La jupe a trois rangs de petits plis en haut, et l'ampleur de la jupe, peu sensible devant, se développe sur les côtés et derrière.

Au bas de la jupe, au-dessus d'un ourlet de 12 centimètres, il y a une garniture composée de deux rangs de taffetas en pareil formant deux bouillonnés très peu en relief; chaque bouillonné a 12 centimètres de hauteur.

Ces bouillonnés sont bordés par des ruches frisettes, pensée, larges de 3 centimètres et posées comme celles du corsage.

Petit col de dentelle relevé par une petite cravate mauve Manchettes de dentelle.

dont les bouts ont un petit volant pensée.

Petit garçon (costume de fantaisie genre russe).

Bonnet rond de velours.

Tunique croisée de côté.

Ceinture de cuir.

Pantalon de drap de dame.

Petites bottes molles.

#### EXPLICATION DE LA LINGERIE.

N° 1. Résille d'or mélangée de perles blanches; une jolie torsade de velours rouge avec nœuds et glands d'or sur le côté retient la résille et forme bandeau sur la tête.

N° 2. Bonnet Charlotte Corday; fond rond en guipure et mousseline, des brides encadrées de guipure accompagnent ce bonnet et se réunissent sous le menton par un choux de ruban bleu.

N° 3. Bonnet Marie-Stuart à fond mou avec crête de dentelle noire; des violettes de Parme sont mélangées dans la blonde blanche de ce bonnet, des brides mauve posées sous la crête de dentelle noire retombent de chaque côté du fond sur les épaules.

N° 4. Fichu Gabrielle, demi-décolleté, carré, le fond de ce fichu est en tulle à pois formant des bouillonnés séparés par des engrelures, en guise d'entre-deux.

Une bande de tulle entourée de petite guipure ferme le fichu du haut en bas; l'encolure est ornée de petites ruches en ruban mauve, posées en barrettes sur une bande de tulle, une petite guipure borde cette encolure.

N° 5. Col à revers en mousseline brodée ornée de valenciennes. Ce col est monté sur une guimpe en mousseline à plis creux, il peut se porter avec un *zouave* en mousseline.

N° 6. Petite guimpe ouverte, composée d'un entre-deux guipure encadré d'une engrelure avec petit velours bleu passé à l'intérieur, une petite dentelle guipure borde cette guimpe.

N° 7. Col-cravate pour toilette du matin. Ce col est fermé par un bouton en onyx avec rubis au milieu; ce bouton est fait comme ceux des chemises d'homme, de manière à passer dans les boutonnères qui croisent l'une sur l'autre.

N° 8. Col formé de petites pointes composées d'entre-deux en valenciennes et encadrées de valenciennes; les intervalles de ces pointes sont en mousseline unie. Des bouffettes de petit velours sont posées entre les pointes.

N° 9. Col carcan droit en toile et à double piqûre.

N° 10. Manchette assortie au col n° 7.

N° 11. Manchette assortie au col n° 8.



Lemaire Imp. r. Jean de Beauvais, 21 Paris

598 bis

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Lingerie et Nouveautés de la Maison Colas, rue Vivienne, 47.



## DESCRIPTION DES PATRONS.

## COTÉ N° 1.

Portion d'un corsage *spencer* décolleté pour jeune fille, et patron d'une manche toute nouvelle; nos abonnés trouveront les explications détaillées de ces modèles dans le prochain numéro, avec la gravure qui les reproduit.

N° 1. Devant du corsage *spencer*.

N° 2. Petit côté du devant; les dents doivent se rejeter sur le devant n° 1, ces deux patrons se rejoignent aux lettres correspondantes.

N° 3. Dos du corsage *spencer*.

N° 4. Petit côté du dos.

N° 5. Jockey figurant la manche du corsage *spencer*, et se posant sur le poignet n° 5 bis formant épaulette.

N° 6. Manche bouillonné dans le bas.

N° 7. Passe d'un bonnet Charlotte Corday; cette passe est ornée tout autour d'une double ruche en mousseline rehaussée de valenciennes. Un nœud de mousseline se pose sur le sommet de la tête, cette passe doit être formée d'entre-deux en valenciennes.

N° 8. Fond du bonnet Charlotte Corday, en mousseline unie.

N° 9. Col-cravate plat à double piqûre et fleurite brodée, au plumetis; un bouton de bijouterie, et semblable à ceux des chemises d'hommes, le ferme au milieu.

N° 10. Patron de manchettes assorties à ce col.

N° 10 bis. Poignet sur lequel se monte la manchette.

N° 10 ter. Passe d'un chapeau de la maison Plé-Horain.

## COTÉ N° 2.

Robe de taffetas mauve garnie de taffetas pensée.

Corsage montant boutonné devant, à taille ronde et ceinture fermée par une agrafe style byzantin.

Le bas du corsage se compose d'un corselet en taffetas pareil, formé par quatre rangs de coulisses retenant le taffetas à tout petits plis. Le haut de ce corselet est orné par une bande de taffetas pensée, large de 2 centimètres, à bords découpés de chaque côté, et froncée dans le milieu de façon à former une petite ruche frisette.

N° 11. Devant de ce corsage; le haut est plat, en taffetas mauve; le bas est composé de la doublure sur laquelle s'adapte le petit corselet coulissé qui la cache, ainsi qu'il est figuré sur ce patron.

N° 11 bis. Patron du devant du corselet se posant sur le n° 11 aux lettres correspondantes.

N° 12. Dos du même corsage avec le haut plat en taffetas, et le bas terminé par la doublure se cachant aussi par le corselet.

N° 12 bis. Dos du corselet s'ajustant aux lettres correspondantes.

N° 13. Devant d'un corps de fichu sur lequel se monte un col carcan.

N° 14. Dos de ce corps de fichu.

N° 15. Col carcan.

N° 15 bis. Poignet sur lequel se monte le col carcan.

N° 16. Col à revers en mousseline unie, encadré d'un léger entre-deux en valenciennes bordé d'une même dentelle.

N° 17. Manchette assortie au col n° 16.

N° 18. Passe d'un chapeau de la maison *Alexandrine*.

## Courrier de Paris.

A la bonne heure, et voilà comme il faut savoir prendre son parti! Les grandes fêtes de la verdure et du soleil nous étant interdites, retournons aux fêtes des lumières et des dominos; mais faisons-le princièremment. Ainsi fut fait le mardi 24 avril dans les splendides salons du splendide hôtel d'Albe, en cette avenue des Champs-Élysées qui menace de faire commencer, désormais, Paris à la place de la Concorde pour le mener au Bois de Boulogne. Parlons d'abord de la fête dont tout le Paris élégant, celui qui est encore partout, a causé ces jours derniers. Donc en cet hôtel d'Albe de l'avenue des Champs-Élysées, un vrai palais plus que princier, féérique, s'est donné une de ces fêtes qui n'ont leur pareil que dans les contes des Mille et une Nuits, et non pas encore dans les annales de la fashion parisienne qui compte pourtant tant de nuits, mais non pas une valant les mille et une de l'Orient! Quoique laissent supposer les chuchotements indiscrets, cette fête était donnée par madame la duchesse de Tascher de la Pagerie, au nom de qui étaient faites les invitations. En tout cas c'était un bien beau cadeau de la part de l'auguste propriétaire de cet hôtel, une merveille de goût et de richesse, que de le prêter tout embelli, tout fleuri, tout illuminé, à la grande dame qui en a fait les honneurs par procuration, avec un charme et un ton sur lesquels il y a unanimité.

Ce n'était pas assez que l'hôtel, j'aime mieux dire le palais, fût déjà l'un des plus vastes et des plus somptueux de Paris, il fallait encore que l'on y ajoutât des galeries et des salons empruntés au jardin et décorés avec des toiles sorties des mains de ces maîtres qui en signent de si belles à l'Opéra! Ce n'était pas assez de l'éclat des bougies et des lampes ordinaires, et du gaz de tout le monde, on eut recours aux effets féériques du gaz électrique, quelque chose qui rappelle le soleil! On ne devait pas moins aux douze cents invités d'un choix exceptionnel, qui furent les élus de cette fête où tout était original. Et d'abord, le costume ou le domino était de rigueur, à commencer par les musiciens de l'orchestre portant tous des costumes moyen âge; le service était fait par des pages aux armes des d'Albe, l'une des plus grandes et des plus illustres familles d'Espagne, comme le savent tous ceux qui connaissent les annales héroïques de ce chevaleresque pays. Il y eut deux quadrilles particuliers, l'un dit des *Éléments*, l'autre de la *Comédie italienne*, où figuraient les plus charmantes comme les plus grandes dames de la cour. Le premier quadrille, l'*Eau*, réunissait la comtesse Walewska, habillée d'émeraudes de la tête aux pieds, la princesse Czartoriska, la comtesse Grétry et la comtesse de Labédoyère. Le quadrille du *Feu* était composé de la comtesse Pourtalès, d'une comtesse russe et d'une marquise espagnole. L'*Air*, c'était madame la comtesse de Morny, la princesse de Metternich. Enfin, madame la comtesse de Persigny représentait la *Terre*, avec toutes ses merveilles de fleurs, de fruits et de richesses.

S. A. I. la princesse Clotilde portait un costume de bergère des Alpes, d'une magnificence, d'un goût, d'une grâce et d'une élégance que jamais bergère, fût-elle de

Watteau, n'a eus. La princesse Mathilde était en Égyptienne, figure et bras bronzés, afin que l'exactitude y fût. Les deux filles de S. E. lord Cowley étaient, l'une en *Nuit*, l'autre en *Jour*. Quelqu'un a dit, nécessairement, que l'on ne savait qui brillait le plus : « du jour ou de la nuit ! » M. Lumley, un Anglais de haute naissance, portait un magnifique costume historique du comte d'Essex. On ne pouvait mieux respecter la tradition que ne le fit M. Lumley, car les insignes de la Jarrettière dont il était revêtu avaient appartenu à l'illustre personnage, dans la grâce et dans les habits duquel il s'était enfermé. On parlait beaucoup du magnifique costume Henri IV d'une exactitude rigoureuse et d'une illusion saisissante porté par M. le comte de Newerkerke, et aussi d'une spirituelle fantaisie de mademoiselle Isabey, la fille du peintre qui avait chaussé les bottes du chat botté; il y avait là le chaperon rouge et compère le loup, qui fit mentir le conte ce soir-là.

L'Empereur et l'Impératrice, arrivés à minuit à ce rendez-vous éblouissant, sont restés en domino pendant toute la nuit. A une heure, il y a eu un souper digne de la fête et d'un tel lieu, et à six heures du matin on dansait encore.

Il fallait bien vous en dire très long sur ce chapitre, puisque ç'a été là le sujet de toutes les conversations et de toutes les préoccupations du Paris qui alimente les chroniques.

Je veux, cependant, vous rapporter une anecdote toute récente. Elle n'a pas eu le palais des Champs-Élysées pour théâtre, quoique les magnifiques diamants qui en font les frais, je parle de l'anecdote, y eussent figuré avec avantage. Non, c'est en province que la chose s'est passée, et pendant ce dernier carnaval, dans une de nos plus grandes villes, et à un bal déguisé en l'hôtel de la préfecture. Donc, il y eut à ce bal et en cette grande ville, une dame fort remarquée pour la richesse de son costume, laquelle on n'a désignée que sous le voile épais de l'initiale Z... Ce qui faisait les commentaires de la soirée, c'étaient les diamants de madame Z..., dont l'origine avait quelque chose de fantastique, ou bien à peu près. Il y a quatre ans, madame Z... avait dû épouser un M. N..., qui se laissa tout à coup prendre aux pièges d'une richissime étrangère, une Russe. C'était peu de temps après la guerre de Crimée, on y pouvait voir une manière de se venger de la prise de Sébastopol. Quoi qu'il en soit, N... épousa l'étrangère, ses millions, sa cassette de diamants, et madame Z..., un instant désolée, se maria de son côté. Mais, il y a quelques mois, madame N... mourut, et par testament légua tous ses diamants à madame Z... pour la dédommager, disait-elle, des chagrins qu'elle lui avait causés. C'est bien cela, n'est-ce pas? M. N..., en envoyant les diamants à celle qui en devenait la légitime propriétaire, crut devoir écrire une lettre confuse en ce qui concernait le passé, et où perçaient, cependant, quelques espérances quant à l'avenir, car ma lame Z... est veuve de son côté. Celle-ci se borna à répondre une lettre laconique très acérée : « Madame N..., disait-elle, a fait trop grandement les choses. Elle ne me devait aucune réparation; ce qu'elle me donne vaut mieux que ce qu'elle m'avait pris. » Et

pour prouver combien elle appréciait ce legs, elle vint en ce bal de l'hôtel de la préfecture de la grande ville dont il est question, parée de ses diamants nouveaux, ce qui était une manière d'en prendre possession publiquement.

On parle du prochain mariage de mademoiselle Piccolomini, la cantatrice qui a passé comme une étoile filante dans le ciel parisien, mais qui a brillé d'un vif éclat Londres et en Amérique. De princesse italienne qu'elle était avant que d'être une artiste universelle, mademoiselle Piccolomini devient une riche Anglaise.

Mademoiselle Balfe, la fille du compositeur anglais et de madame Balfe qu'on a entendue jadis dans quelques concerts parisiens, et qui elle-même a chanté avec un grand éclat à Londres, est devenue ambassadrice pour de bon, après l'avoir été si souvent et avec succès de par M. Scribe et Auber. Mademoiselle Balfe a épousé sir John Fiennes Crampton, commandeur de l'ordre du Bain, et ambassadeur de la Grande-Bretagne à Saint-Petersbourg. Mademoiselle Balfe est d'une beauté remarquable et d'une distinction personnelle digne du nouveau rôle qu'elle est appelée à jouer.

Xavier EYMA.

## VOYAGE D'UNE JEUNE FILLE AUTOUR DE SA CHAMBRE,

par mademoiselle Emma FAUCON.

Sous ce titre, mademoiselle Emma Faucon vient de publier, chez l'éditeur E. Maillot, rue Tronchet, un charmant petit volume moral et instructif, comme elle le dit elle-même avec raison, et que le titre recommande suffisamment. Nous en extrayons le passage suivant qui donnera une idée de l'intérêt que peut exciter l'ouvrage :

« Plus loin, au pied du mur, est un buisson de groseilliers. Au milieu de ses rameaux, presque à terre, est encore un nid, un nid de rouges-gorges. Celui-là me rappelle un des doux souvenirs de mon premier âge.

» J'étais enfant, j'avais cinq ans, et je me promenais sur la lisière du bois avec mon frère, mon bon frère, qui, sous le soleil d'Afrique, défend l'honneur du drapeau de la France. Il avait dix ans et nous courions joyeux, poursuivant les papillons, cueillant les fleurs le long des fossés, ramassant les cailloux brillants de la route.

» Tout à coup, mon frère s'arrête et m'appelle d'un signe. Au pied d'un buisson, deux jolis oiseaux, deux rouges-gorges effarés, éperdus, voltigeaient en poussant des cris d'effroi. Ils se précipitaient vers un point invisible, objet de leur terreur. Nous avançons lentement, muets, effrayés, et les oiseaux, insensibles à notre approche, continuaient leurs cris et leurs évolutions. Mais de quelle terreur fus-je saisie en apercevant une grosse coulèuvre à moitié

dressée, ouvrant une gueule énorme et dardant ses yeux étincelants sur un nid où cinq oisillons à peine couverts d'un léger duvet reposaient à l'ombre du feuillage. J'étais pétrifiée, je ne pouvais ni crier, ni fuir, mais mon frère n'avait pas perdu son sang-froid. Il avait à la main une légère baguette; déjà l'affreux reptile contractait ses anneaux pour engloutir sa proie, quand un coup du jonc flexible la sépara en deux. Les rouges-gorges étaient sauvés, et les cris d'allégresse du père et de la mère célébrèrent la victoire de mon frère. Ce n'était pas tout, il fallait empêcher qu'un nouveau danger ne vint menacer la jeune famille. Mon frère prit le nid avec précaution, me le donna, et, joyeux, triomphants, nous regagnâmes la maison. Au-dessus de nos têtes, effleurant nos cheveux que la brise du matin faisait flotter, les deux rouges-gorges volaient, nous précédant et tournoyant autour de nous. Ce nid, je l'ai mis dans le buisson de groseilliers, et depuis ce moment, chaque printemps voit naître une nouvelle famille qui vit heureuse et tranquille, abritée par l'hospitalité de notre toit.

» Depuis treize ans, combien ils m'ont payé du secours qu'ils ont reçu! Leur chant matinal porte le contentement dans mon cœur pendant tout l'été, et quand l'hiver a jeté son manteau de neige sur la terre, que de fois un coup sonore de leur petit bec n'a-t-il pas fait résonner ma vitre! Ils avaient froid, les pauvres petits, ils avaient faim; je les réchauffais, je les nourrissais, et quand l'amour de la liberté les chassait loin de moi, je leur ouvrais ma fenêtre et suivais leur vol en leur disant : Au revoir.

» Ils sont là-bas, je les vois; la mère est sur son nid réchauffant ses petits, et sur une branche voisine, le père contemple sa joyeuse compagne en redisant ses plus joyeuses chansons. J'aime ces oiseaux, ils sont si gais, si laborieux, si courageux, si utiles, que la mort d'un rouge-gorge est pour moi un sujet de tristesse. Et puis je me rappelle cette naïve légende de Bretagne que me contait ma nourrice.

» Quand le Christ gravissait le Calvaire, courbé sous le poids de sa lourde croix, la nature était en deuil; tous les animaux pleuraient et gémissaient : les oiseaux volant en troupes innombrables au-dessus du divin martyr faisaient retentir l'air de leurs cris de détresse. Lorsque Jésus fut attaché sur la croix, ses yeux s'élevèrent vers son Père éternel, mais le sang que la couronne d'épines faisait couler sur son front obscurcissait ses regards. Le rouge-gorge intrépide et compatissant vola au-dessus de la tête de l'Homme-Dieu et fit de vains efforts pour arracher la couronne; une épine aiguë vint frapper le pauvre oiseau; son sang coula et rougit son peitrail jusqu'à lors gris. Il allait tomber, quand Dieu, en récompense de son humanité, soutint ses ailes déjà dé-

faillantes, le ranima et voulut qu'il portât dans l'éternité son plastron rouge, comme le prix de sa bonté et de sa charité.

» Sous ma fenêtre — dans le parterre — que de fleurs et que de parfums : la rose, si bien nommée la reine des fleurs; l'héliotrope, plus humble dans son port, mais qui répand une odeur si délicieuse; l'œillet aux mille mouchetures; les aconits aux longs thyrses violets qui recèlent la mort dans leur tige et dans leurs feuilles; les lis, dont la blancheur éclatante est rehaussée par la cétoine qui promène dans son calice ses élytres dorées; les pivoines éclatantes, ces géants des parterres, et tant d'autres fleurs moins orgueilleuses, peut-être, mais toutes aussi belles, aussi remarquables par leurs couleurs ou leurs formes élégantes, car dans le plus petit brin d'herbe, dans la mousse la plus humble, l'art infini du Créateur se révèle comme dans l'arbre le plus élevé, comme dans la fleur la plus magnifique. »

Emma FAUCON.

## LE BIEN D'AUTRUI.

.... Tu ne prendras  
Ni retiendras à ton escient.

(Voyez le numéro précédent.)

— Césaire... mon digne ami... mon pauvre garçon...

D'un geste douloureusement impératif, le pêcheur l'interrompt brusquement.

Puis déjà debout et très-calme :

— Monsieur Bridot, demanda-t-il, où demeure monsieur Boërmann?

— Sur la grande place de Lisieux... juste en face de la cathédrale.

— C'est bien... merci.

Et, laissant le bonhomme tout interdit, Césaire disparut à grands pas dans la brume.

## VIII.

Moitié Israélite et moitié Allemand, Boërmann était un honnête homme, un bon père, mais avant tout un fort négociant en toiles.

Durant tout le jour, l'activité régnait dans sa maison : la maison Boërmann père et fils et compagnie !

Puis, lorsque les commis s'étaient retirés, lorsqu'on avait clos les magasins, le patron se complaisait à rester une heure encore dans sa caisse, à revoir les écritures de la journée, à discourir en lui-même sur le présent et sur l'avenir de son commerce.

Il en était ainsi ce soir-là.

Tout à l'extrémité d'une longue salle, dans la pénombre de laquelle on entrevoyait des pyramides de ballots, deux lampes brûlaient, de l'autre côté d'une légère cloison dont la partie supérieure était un grillage de cuivre.

Cet étroit compartiment, — la caisse, le sanctuaire ! — avait deux seules ouvertures du côté de la galerie, à savoir : une porte presque invisible, un guichet implanté sur une planchette de chêne à laquelle le passage de l'argent avait donné le poli, le luisant de l'ébène.

À l'intérieur, une seconde porte communiquait à l'intérieur des appartements.

Le parquet, un peu plus exhaussé que celui du reste de la salle, supportait trois tables, deux chaises et un fauteuil de cuir vert.

Ce fauteuil était placé devant la table du milieu, sur un assez large piédestal, d'où le patron dominait toute la perspective, de côté comme de face : une sorte de trône commercial.

Aux deux tables inférieures, — qu'on aurait pu comparer aux tabourets réservés pour les princes du sang, s'asseyaient quotidiennement Boërmann fils et le premier commis, celui-ci à gauche, celui-là à droite.

L'heure à laquelle le premier commis se retirait avait sonné depuis longtemps déjà ; sa chaise était symétriquement rentrée sous sa table, sa lampe était éteinte.

Les deux autres éclairaient donc la place de Boërmann père et celle de Boërmann fils.

Ils étaient là tous les deux, silencieux au milieu du silence, et penchés chacun sur le grand livre ouvert devant lui.

En dépit des abat-jour verts qui restreignaient le cercle lumineux, quelques vagues reflets s'égarèrent çà et là, aux angles de la cheminée à la prussienne, sur le cartel suspendu à la muraille et sur le grand calendrier verni qui lui faisait pendant, dans les ferrures bronzées du coffre-fort, dans les interstices brillants du grillage et jusque parmi les blanchâtres enveloppes des premiers ballots empilés dans la grande salle.

Mais les lampes donnaient en plein sur les pages consultées par les deux travailleurs, sur leurs mains sur le bas de leur visage ; les yeux et le front se perdaient quelque peu dans une demi-teinte à la Rembrandt.

La plume à l'oreille, le sourire épanoui, le doigt au bas d'une longue colonne de chiffres, Boërmann père semblait tout à l'orgueil de l'ambition satisfaite. On eût dit le dieu du commerce en personne.

Hélas ! il n'en était pas ainsi d'Isaac.

Triste et pâle, le jeune israélite cherchait vainement à dissimuler sa souffrance.

Un hasard fatal venait de remettre sous ses yeux l'ancien compte de feu Samuel Meyer.

Il détourna vivement la tête : les larmes n'aiment pas tomber sur des chiffres !

Boërmann père, cependant, voyait et comprenait à la dérobée tout cela. Tantôt il se contentait d'en hausser les épaules avec un dédaigneux sourire ; tantôt, plus ému qu'il ne se l'avouait à lui-même, il se surprenait à murmurer tout bas :

— Pauvre garçon !

Mais, inflexible comme Brutus, il se gardait bien de parler haut.

Tout à coup le bruit d'un pas lointain réveilla les profondeurs obscures de la galerie.

Une espèce de domestique, tour à tour homme de peine et commis, ne tarda pas à s'avancer.

— M. Boërmann, dit-il, il y a quelqu'un qui demande à vous voir.

— Un client ? fit le patron avec une accentuation toute particulière.

— Je ne l'ai pas encore vu ici, monsieur.

— Il est déjà bien tard... les magasins sont fermés... son nom ?

— Césaire Heurtevent, répondit lui-même le pêcheur qui, se dégageant de l'archipel de ballots, apparut inopinément dans la partie lumineuse.

Boërmann aussitôt se leva, salua, sourit.

Ce même salut, ce même sourire, il les faisait depuis une quarantaine d'années cent fois par jour.

S'inclinant à peine, Césaire arriva jusqu'au guichet, et posa la main sur la tablette.

— Vous désirez me parler, monsieur ? demanda le négociant après un silence.

— Oui, monsieur, mais à vous seul.

— Éloignez-vous, François... laissez-nous, Isaac.

François s'était éclipé déjà ; Isaac, sans prononcer un mot, disparut par la porte intérieure.

Durant ce temps Boërmann avait ouvert la petite porte grillée, et tout en offrant au visiteur inconnu la chaise du premier commis, il se rassoyait lui-même dans son fauteuil vert, avec l'attitude de l'attente.

— Monsieur, débuta Césaire, qui des yeux avait suivi le jeune homme, votre fils a bien du chagrin !

— Une grimace de mécontentement se dessina sur le visage du négociant, et pour décliner ce genre d'entretien, il répondit :

— Les toiles sont rares en ce moment, monsieur. Néanmoins la maison Boërmann peut vous offrir...

— Vous ne voulez plus le marier avec mademoiselle Noémie Meyer, interrompit le pêcheur, uniquement parce que son père ne lui a rien laissé... n'est-il pas vrai, monsieur, parce qu'elle n'a plus de dot ?...

— Uniquement, monsieur... et à mon très grand regret... Mais permettez-moi de vous dire...

— Quelle dot exigeriez-vous pour consentir au mariage ?

— Mais, monsieur...

— Je parle très sérieusement; répondez de même...

— Il me semble cependant que...

— Répondez, vous dis-je... et peut-être n'aurez-vous pas lieu de vous en repentir... Quel est votre chiffre.

— Monsieur... autrefois, nous étions convenus de trente mille francs.

Césaire réfléchit un instant, puis reprit :

— Trente mille francs... soit... je vous les donnerai, moi.

— Vous, monsieur !

— Mais à une condition... c'est que, vis-à-vis de tout le monde, vous m'en garderez le secret, c'est que mademoiselle Noémie elle-même ignorera toujours la véritable cause de votre revirement à son égard. Je veux qu'on ne puisse l'attribuer qu'à une généreuse impulsion de votre cœur, qu'au désir de voir votre fils heureux. Vous voyez, monsieur, que que je vous donne tout le beau rôle.

— En effet. Cependant...

— Cependant...

— De quel droit ?

— Ah !... Il vous faut des explications !

— Mais !

— Sachez donc que j'avais de nombreuses obligations à Samuel Meyer, que je suis un des auteurs de sa ruine, que je l'ai volé...

— Monsieur, se récria Boërmann de plus en plus ébaubi.

Césaire ne parut tenir aucun compte de cette interruption, et poursuivit :

— Je m'en suis accusé à sa fille, elle ne m'a pas cru. J'ai voulu l'indemniser, elle a refusé mon argent, elle le refuserait encore. Ce n'est donc qu'à son insu que je puis m'acquitter envers elle, et vous seul m'en offrez le moyen. Comprenez-vous maintenant.

— Pas trop, pas trop, fit naïvement Boërmann : car enfin, l'affaire restant si secrète, la somme ne se trouvant pas portée sur mes livres, quelle garantie auriez-vous que...

— Oh ! interrompit Césaire avec un calme effrayant, si le mariage ne se faisait pas tout de suite, je vous tuerais !

A cette déclaration si catégorique, Boërmann bondit hors de son fauteuil.

— Ne craignez rien, sourit amèrement le pêcheur, je sais que vous êtes un honnête homme, et j'ai pleine confiance en vous. Répondez-moi donc franchement et par un seul mot : oui ou non ?

— Dame, monsieur, si tout cela est bien réel...

— Oui... ou non ?

— Oui.

— Parole d'honneur ?

— Parole d'honneur !

— C'est bien, monsieur... je vous remercie; avant huit jours vous aurez l'argent ?

Et, grave comme il était venu, Césaire Heurtevent sortit.

## IX.

Boërmann avait traité bien des affaires en sa vie, mais jamais aucune de cette façon-là.

Aussi fut-il longtemps à se remettre.

— Bah ! conclut-il, c'est un fou... il ne reviendra pas.

Le père d'Isaac se trompait.

Césaire était déjà reparti pour Trouville, et, chemin faisant, — c'était à pied, par une belle nuit toute semée d'étoiles, — il songeait aux moyens de réaliser immédiatement la dot de Noémie Meyer.

Il connaissait un sien confrère auquel la *Jeanne-Marie* avait, comme on dit, donné dans l'œil, et qui ne manquerait pas d'en offrir un bon prix, argent comptant.

Quant à sa maison, — la maison où il était né, où sa mère avait fermé les yeux ! — elle touchait précisément à la propriété d'un riche parisien, impatient de s'agrandir, et qui s'estimerait fort heureux de l'acheter au taux qu'on en demanderait.

Le pêcheur en demanda juste ce qu'il lui fallut pour compléter son chiffre.

Cinq jours après, il était de retour à Lisieux, et se représentait chez Boërmann, à la même heure que lors de sa première visite.

Seulement, comme il connaissait maintenant la maison, il n'eut plus recours au domestique, il alla tout droit au guichet.

Les deux Boërmann étaient encore là, le fils tout à sa douleur, le père tout à son calcul.

Césaire frappa tout à coup sur la planchette, et dit :

— C'est moi !

Après un premier étonnement, Boërmann éloigna Isaac, et fit entrer Césaire.

Sans qu'un seul mot se prononçât entre eux, le pêcheur sortit de sa poche un portefeuille, et sur le coin de la grande table, compta l'un après l'autre trente billets de mille francs.

La lampe éclairait cette scène muette.

Les deux hommes enfin relevèrent la tête et se regardèrent.

— J'ai votre parole, fit le pêcheur.

— Je la tiendrai, répondit le négociant.

Puis, sentant le besoin de s'excuser vis-à-vis de

cet homme dont la simple grandeur le faisait si petit :

— Il ne faut pas m'en vouloir, ajouta-t-il avec une animation factice. Je suis père... vous comprenez... Ma belle-fille devait avoir une dot... Que diable ! c'est l'usage, c'est la loi, c'est la signification de la pièce d'argent que... que...

— A quand la demande en mariage ? interrompit fort à propos Césaire.

— Ce soir même, s'écria Boërmann ; à l'instant... Qu'est-ce que je demandais, moi... ? le bonheur de mon fils !

Il cherchait déjà sa canne et son chapeau, il rappelait à toutes voix Isaac.

— Je serai devant la maison Bridot, dit en se retirant Césaire.

Il traversa rapidement la ville, et vint se placer derrière l'un des gros arbres de la route.

C'était, d'ailleurs, une noire nuit.

Deux seules fenêtres étaient éclairées, celles du cabinet de travail de Bridot.

— Ils sont tous là ! se dit le pêcheur, fermement convaincu que son instinct ne le trompait pas.

Bientôt retentit sur la route un bruit de pas, qui rapidement s'approchaient ; Césaire ne tarda pas à reconnaître les deux Boërmann.

Le père, d'une voix essoufflée, s'évertuait à toutes sortes d'explications plus embrouillées les unes que les autres.

Mais son fils ne l'écoutait même pas, il semblait fou de bonheur.

Ce fut lui qui atteignit le premier la maison Bridot, qui sonna.

Contraint de presser encore le pas, de courir, Boërmann père arriva enfin, s'essuyant le front, hors d'haleine.

La porte s'ouvrit et se referma sur eux.

Alors seulement Césaire se hasarda à traverser la route, et gagnant sans bruit la maison, vint écouter aux persiennes, à travers lesquelles filtrait la lumière.

Il n'entendit d'abord qu'un murmure confus... puis, tout à coup, un grand cri de joie.

Cette exclamation, c'était Noémie qui l'avait jetée.

Césaire porta la main à son cœur ; l'écho avait répondu là !...

Au bout d'une heure environ, un bruit de chaises dérangées s'étant fait entendre, le pêcheur se recula vivement dans l'ombre des grands arbres.

Les deux Boërmann ressortirent de la maison.

Puis, sur le seuil exhaussé de quelques marches, Noémie apparut.

Son admirable visage resplendissait d'espérance.

A ses côtés se tenaient M. et madame Bridot, tous deux superbes de contentement.

— Isaac ! murmura la jeune fille au moment où s'éloignait son fiancé.

Il était déjà revenu vers elle, et s'inclinant sur la main qu'elle lui tendait, il y mit un long baiser.

Le flambeau que tenait en arrière la servante éclairait doucement ce tableau, et lui prêtait un indicible charme.

— Voilà qui vaut trente mille francs !... pensa Césaire.

La porte enfin s'étant refermée, tout rentra dans l'ombre, et l'on n'entendit plus qu'un double bruit de pas sur le chemin.

Césaire aussi se mit en marche, mais avec plus de rapidité.

En passant à côté de Boërmann père, il lui dit à voix basse :

— Je suis content... c'est bien !

— Qu'est-ce donc ? demanda Isaac, qui n'avait entendu qu'un murmure.

— Rien, répondit le père, c'est le souffle du vent dans les feuilles.

Comme Césaire rentrait à Lisieux, la diligence de Cherbourg relayait.

Une place restait vacante sur l'impériale ; il y monta.

Le surlendemain, il s'engageait comme matelot à bord d'une frégate en partance pour les Indes.

Au moment où la côte de France disparut à ses yeux :

— Samuel Meyer, murmura-t-il, nous sommes quittes !

## X.

Sept ans se sont écoulés.

Césaire Heurtevent a trois fois fait le tour du monde, mérité par sa bonne conduite le grade de quartier-maître, gagné la médaille militaire en Crimée, la croix de la Légion d'honneur à l'attaque des forts de Pei-ho.

Malgré tout cela, il n'ose pas encore, il ne veut pas se permettre la douce joie de revoir son pays natal.

Il n'en est pas bien éloigné, cependant ; un heureux hasard vient de le ramener sur la côte normande, à l'endroit même du départ, à Cherbourg.

Certain soir, une lettre lui arrive, une lettre datée de Trouville, une lettre de son vieux Pierre Dufay.

« Maître Heurtevent, écrivait-il, j'ose croire que vous n'avez pas perdu souvenance d'une chose, à savoir que vous êtes le parrain de ma fille aînée ; or, la présente est pour vous aviser que, sous trois jours, Césarine épouse Grain-de-Sel, notre ancien mousse, qui maintenant est un gaillard comme vous

et moi. Ça leur porterait malheur, à ces deux enfants, si vous n'étiez pas là. En conséquence de quoi après-demain, j'irai vous espérer au Havre, dans les eaux de l'escale du vapeur de Cherbourg. Ah ! si tu manquais à l'appel, Césaire, ta filleule ne te le pardonnerait pas, et moi, ton vieux Pierre, je dirais que tu n'es pas un ami ! »

Emu par cette sommation naïve, maître Heurtevent n'eut qu'un moment d'hésitation, et s'embarqua le lendemain au point du jour sur le Colibri.

Huit heures plus tard, comme le paquebot s'amarrait au quai du Havre, Césaire s'entendit appeler par la voix amie de Pierre Dufay.

Le vieux matelot se trouvait sur une barque de pêche, dont la grande voile portait ces deux lettres : T R Trouville.

Chose étrange ! cette barque rappelait celle que Césaire avait jadis fait construire avec tant d'amour. Coque, mâture, agrès, couleurs, tout était identiquement semblable. On eût dit la *Jeanne-Marie* elle-même !

Mais la *Jeanne-Marie* toute neuve encore, toute pimpante, toute virginale, comme il y avait sept ans.

Pour surcroît d'étonnement, l'arrière étant venu à virer du côté du paquebot, Césaire aperçut ce même nom, ce nom sacré, *Jeanne-Marie*, se dessinant en blanches lettres sur le noir brillant de la poupe.

Aussi, dès que le canot, — son ancien canot, — l'eut conduit à bord, dès que la rude accolade du vieux Pierre lui permit enfin la parole, il s'empressa de demander :

— Mais quelle est donc cette barque ?

— Est-ce que, par hasard, tu ne la reconnais pas ?

— Si fait... Mais non, c'est impossible ! Ma *Jeanne-Marie*, à moi, doit être maintenant une vieille barque...

— Bah ! bah ! Il en est des fines barques comme des jolies filles : on en voit d'aucunes qui semblent toujours à leur premier printemps !

— Enfin... à qui appartient ce bateau ?

— A toi... pardine !

— A moi... tu es fou !

— Pas tant que tu le crois, patron. On t'expliquera tout ça demain... demain...

— Mais...

— Mais tu ne vois donc pas ta filleule qui te tend les bras depuis un quart d'heure !

Effectivement, Césaire avait voulu venir au devant de son parrain, et dans sa belle toilette de mariée, s'il vous plaît.

M. Grain-de-Sel aussi était là, se prélassant dans sa nouvelle veste d'Elbeul avec un bouquet à la

boutonnière et toutes sortes de rubans longs d'une aune.

On s'embrassa, on se prit les mains pour mieux s'admirer, on s'embrassa derechef. Il ne fut plus question que des souvenirs du passé, du bonheur présent, des espérances à venir.

Durant ce temps, poussée par un vent des meilleurs, la *Jeanne-Marie* filait comme une mouette, à tire d'ailes.

Bientôt Césaire distingua la verte côte Villerville ; bientôt l'élégante plage, les longues jetées en bois et le joyeux quai de Trouville !

C'était son pays, son berceau ! C'était son enfance et sa jeunesse !

Les larmes lui vinrent.

Mais on ne le laissa guère s'attendrir : il commençait à se faire tard ; déjà M. le maire devait attendre !

De même on s'empressa vers l'église, de même encore vers le repas.

C'était dans cette même salle où, sept années auparavant, Césaire avait si lugubrement présidé le banquet du baptême de sa barque.

Il se montra franchement joyeux cette fois ; sa conscience était sans remords.

Je crois même que, les émotions du retour aidant peut-être aussi l'entrain des convives, peut-être encore une certaine préméditation toute particulièrement malicieuse de son vieux Dufay, je crois que maître Heurtevent s'enivra.

Mais ce n'était plus la sombre et hargneuse ivresse d'il y avait sept ans : c'était une bonne et riieuse griserie couleur de rose.

— Ah ça ! demanda-t-il au moment de la retraite, où vas-tu me coucher, mon ami Pierrot ?

— Et ! parbleu... chez toi !

— Chez moi ? mais je n'ai plus de chez moi, mon pauvre vieux.

— Bah ! bah ! Qui sait ! Viens toujours...

Pierre Dufay le prit par un bras, Grain-de-Sel par l'autre, et tous deux le reconduisirent, en remontant un chemin qu'il connaissait bien, jusqu'à certaine maisonnette qui n'était autre que la sienne.

Oui... sa maisonnette d'autrefois, celle que si souvent il avait regrettée.

Non-seulement elle était encore debout, mais rajeunie, renouvelée, coquette et charmante ainsi que la barque.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria Césaire, dont le visage épanoui resplendissait de joie ; Jésus mon Dieu !... est-ce que je rêve les yeux ouverts !...

— Figurez-vous ça, patron, et bonne nuit... bonne nuit ! ricanèrent pour toute réponse ses deux amis, qui le firent entrer dans la maison, et, bon gré mal gré, le portèrent tout vêtu sur la couchette.

Puis, refermant derrière eux la porte, ils s'éloignèrent avec empressement, surtout Grain-de-Sel : madame l'attendait.

Resté seul et sans lumière, maître Heurtevent accepta philosophiquement cette situation de conte des fées. Il s'étendit plus à l'aise, il ferma les yeux.

— Ces fous ont ma foi raison ! pensait-il, ne nous réveillons pas !

Quelques minutes plus tard, il était réellement endormi.

Endormi d'un doux et bon sommeil, tout plein de songes carressants, dans lesquels repassa plus d'une fois l'image bien-aimée de sa mère souriante.

Au réveil, il regarda longuement autour de lui, il se frotta les yeux, il en vint à se dire :

— Ah ça ! est-ce que le repas d'hier était celui du baptême de ma barque?... Est-ce que tout ce qui m'est arrivé depuis n'était qu'un rêve?... Est-ce que j'ai toujours mes vingt-cinq ans ?

Hélas ! non. En remettant sa veste d'uniforme, il y retrouva les deux galons d'or, la médaille et la croix... preuves irrécusables qu'il avait vieilli.

Et cependant, c'était bien sa maison... sa maison telle qu'il l'avait vendue, telle qu'il l'avait quittée depuis sept ans et plus !

Rien ne semblait changé... Tout était à la même place.

Il parcourut lentement l'étage supérieur, et redescendit de même dans la salle basse ; il toucha, il reconnut les moindres objets meublants, tout jusqu'à la branche de buis béni... qui ne datait évidemment que des derniers Rameaux.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

## BULLETIN DES THÉÂTRES.

Les théâtres sont tour à tour prodigues ou avares. Ils jettent leurs succès par les fenêtres ou les amassent derrière les rideaux du fond, en attendant de meilleurs moments. Ces jours-ci, il a fallu procéder aux exécutions, et remplacer les défections. *Le Roi des îles*, dont je vous avais prédit la débile existence, a fait place à une de ces œuvres dont le succès sera éternel, *la Closerie des Genets* de Frédéric Soulié. Le succès, ai-je dit, sera éternel, parce que tout ce qui fait rire ou pleurer au théâtre aura toujours le pas sur des décors, si splendides qu'ils soient. La Porte-Saint-Martin a remonté *la Closerie des Genets* en attendant... et c'est la pièce qui devait succéder en ligne droite au *Roi des îles* qui attendra que la foule veuille bien lui permettre de se montrer sur l'affiche.

L'Ambigu-Comique a dû exécuter aussi son *Compère*

*Guillery*, lequel, après une série d'assez fructueuses recettes, a dû abandonner la place qui a été prise par la *Syrène de Paris*, une vieille histoire de la police, assez habilement mélodramatisée par MM. Grangé et de Montépio. Il y a eu succès vif ; on ne s'appelle pas la syrène, et surtout de Paris, si l'on ne sait pas faire consciencieusement son métier, et si l'on ne prend pas tout Paris dans les pièges de sa grâce. C'est ce dont l'Ambigu paraît être menacé. Mademoiselle Page est charmante dans cette pièce, et Lacressonnière y a obtenu un beau succès.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a donné une jolie petite pièce en un acte dont la musique est due au comte Gabrielli, *le Petit cousin*. Le succès a été très dessiné dès le commencement et jusqu'à la fin. Le comte Gabrielli prend décidément ses lettres de naturalisation en France.

L'Opéra-Comique a gagné sa bataille avec *le Château-Trompette*, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert. Les trompettes du succès retentiront autour de cette œuvre nouvelle du jeune compositeur, et madame Cabel a été une bonne trompette pour ce château qui ne sera point de cartes. Jamais l'habile cantatrice ne s'était élevée si haut dans les difficultés d'un art où elle se plaît à créer des difficultés pour le plaisir de les vaincre, et elle y réussit. La pièce est supérieurement chantée et montée avec luxe.

Le grand succès des Italiens a été la reprise du *Poliuto* de Donizetti, avec Tamberlick pour principal interprète.

Le Théâtre-Français a donné, au bénéfice de l'arrière-petite-fille de Racine, mademoiselle Trochu, une représentation qui avait un double attrait : celui de la curiosité et celui de l'intérêt. On jouait *Athalie*, c'est le moins qu'on devait à Racine, et un acte de *Phèdre*, en italien, où madame Ristori est venue apporter l'appui de son talent. Puis madame Ristori a dit en français une charmante pièce de vers de M. Legouvé, de l'Académie française. La célèbre tragédienne a remporté un triomphe éclatant. On lui a su gré de sa bonne intention et de ses magnifiques inspirations. La petite-fille de Racine a dû être satisfaite, et l'ombre de son illustre aïeul a dû frémir d'aise dans les limbes élyséennes. Il est à souhaiter que tous les théâtres suivent l'exemple donné par la Comédie-Française ; ce sera un moyen tout naturel d'appeler sûrement l'argent du public, lequel est un peu lent à venir, à cette œuvre nationale. A l'heure qu'il est la France aurait dû déjà avoir souscrit un million à la petite-fille de Racine. Ceux de qui c'était le devoir délicat de se mettre à la tête de ce mouvement ont accompli noblement leur tâche. Nous ne comprenons pas, et nous blâmons très haut, l'indifférence du public. S'il en est parmi nos lectrices, auprès de qui notre voix puisse avoir quelque influence, nous leur dirons : « Apportez donc votre obole à la petite-fille du plus grand génie poétique de la France ! »

Pierre OBEY.